HAL
open science

Légitimation, transformations ou reddition du merveilleux-scientifique français : l'histoire du prix Maurice Renard (1922-1932)

Fleur Hopkins-Loféron

To cite this version:

Fleur Hopkins-Loféron. Légitimation, transformations ou reddition du merveilleux-scientifique français : l'histoire du prix Maurice Renard (1922-1932). Le Rocambole. Bulletin des amis du roman populaire, 2018, Mickey, une publication populaire, 85, pp.115-144. hal-03371102

HAL Id: hal-03371102

https://hal.science/hal-03371102

Submitted on 8 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Légitimation, transformation ou reddition du merveilleux-scientifique français : l'histoire du prix Maurice Renard (1922-1932)

Fleur Hopkins-Loféron

Publication initiale : Fleur Hopkins, « Légitimation, transformations ou reddition du merveilleux-scientifique français : l'histoire du prix Maurice Renard (1922-1932) », *Le Rocambole*, n° 85, hiver 2018, p. 115-144.

NB : Cette version comporte trois corrections majeures par rapport à l'article paru dans *Le Rocambole* (n° 85, hiver 2018) + corrections de coquilles mineures :

. Le titre, fautif, *La Ville Hantée* de Groc a été rétabli en *Ville hantée* ;

. J'ai depuis établi que *Le Mannequin vivant* (Rouff, 1923) de Groc est une réécriture de *Ville hantée* et non un nouveau roman. J'ai donc supprimé la mention.

. J'ai remplacé toutes les mentions du terme « genre » car l'expression me semble inappropriée pour désigner le champ merveilleux-scientifique, qui n'est pas un genre (poésie, théâtre, etc.), mais plutôt une forme (policier, SF, roman d'aventures, etc.).

L'auteur champenois Maurice Renard, aujourd'hui méconnu, a été en son temps une figure littéraire ambitieuse. En réfléchissant aux transformations que rencontre le roman scientifique français au début du XXe siècle, il montre l'importance de la pensée française dans la constitution d'une théorie science-fictionnelle, avant son affirmation américaine sous la plume d'Hugo Gernsback. Il écrit en effet en octobre 1909, pour le journal symboliste *Le Spectateur*, un texte-manifeste important, par lequel il espère rénover le modèle littéraire du « merveilleux-scientifique » : « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès[1] ». Pour ce faire, il en exclut la figure tutélaire de Jules Verne, lui attribue des règles de composition strictes et désigne un aréopage d'auteurs anciens et contemporains. L'intrigue du récit merveilleux-scientifique se présente comme un sophisme, c'est-à-dire un raisonnement qui n'a de vrai que l'apparence. L'auteur insère dans la trame une légère déviation, une invention, qui mène souvent à une découverte à l'apparence merveilleuse, bien qu'elle soit d'ordre scientifique. Il peut s'agir par exemple du thème de la greffe des cerveaux qui permet l'échange de personnalités ou de l'éclosion d'œufs de dinosaures, à la faveur d'une vague de chaleur.

L'année de la rédaction de son manifeste, Renard demande à rejoindre la Société des Gens de Lettres (SGDL) sous le parrainage d'Henry-D. D'avray notamment (le traducteur d'H. G. Wells). Il

[1] Renard (Maurice), « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, n° 6, octobre 1909, p. 245-261.

est admis le 1er mars 1909 et participe activement dès lors aux réunions des comités. Tout au long de sa carrière, Renard n'a eu de cesse de penser le modèle littéraire qu'il affectionne et de tenter par tous les moyens de le faire connaître et apprécier des lecteurs et des critiques qui ne lui sont favorables qu'en le confondant avec le roman d'aventures scientifiques de Verne ou en le diluant dans l'œuvre du britannique Wells, dont Renard portera le voisinage comme un lourd fardeau. La création d'un prix au nom de Renard en 1922 au sein de la SGDL témoigne à la fois de l'inscription grandissante de l'auteur dans le monde des Lettres et d'une tentative répétée pour légitimer sa création et le mouvement littéraire qu'il a tenté de consolider. L'ajout d'une dotation importante (1000 F), alors même que l'écrivain est désargenté depuis la Première Guerre mondiale, témoigne de l'importance du prix dans sa stratégie de reconquête. Il ne s'agit plus alors pour lui d'écrire des textes théoriques qui présentent un panthéon d'auteurs antérieurs et quelques homologues connus du public, mais de trouver parmi les auteurs du moment, des personnalités susceptibles d'incarner un renouveau du merveilleux-scientifique. Dès lors, l'étude du prix Maurice Renard entre 1922 et 1932, ainsi que des lauréats et des œuvres primées, permet d'apporter un éclairage neuf sur la stratégie littéraire de l'auteur, qui oscille à la fois entre tentative de légitimation (établir un nouveau panthéon d'auteurs, créer une récompense prestigieuse, diffuser son modèle littéraire), nécessaires transformations (la taxinomie évolue, il s'ouvre à des thèmes nouveaux) et aveu de reddition (refus du prix par un lauréat, déplacement du cercle en Belgique).

I. Une tentative de légitimation : consolider le merveilleux-scientifique

Si la victoire de John-Antoine Nau au premier Prix Goncourt de l'histoire pour *La Force Ennemie* en 1903 a été évoquée en juillet 2017 par plusieurs maisons d'édition de science-fiction, pour appeler de leurs vœux l'intégration des œuvres d'imagination scientifique parmi les lauréats du Goncourt, on ignore généralement que Maurice Renard, bien avant cet appel, a créé un prix à son nom, pour récompenser des romans touchant au merveilleux-scientifique.

Création du prix Maurice Renard

Le prix Maurice Renard est créé à la demande de l'auteur le 30 octobre 1922, alors que ce dernier est secrétaire de la SGDL. Sa proposition se présente sous la forme d'une lettre, lue pendant un comité : l'auteur « met à la disposition du comité une somme annuelle de 1000 F pendant une durée de 10 ans qu'il espère pouvoir prolonger, pour récompenser l'œuvre d'un romancier

d'imagination[2] ».

Les modalités d'attribution du prix ne sont pas certaines, car ne subsistent de la récompense que les résultats et la date des délibérations. Les registres de la SGDL rapportent que les commissions chargées de choisir les lauréats sont montées annuellement au mois de novembre (elles sont tirées au sort[3] ou nommées). En 1926, la SGDL met en place deux commissions, l'une chargée de nommer les prix des Fondations et l'autre, les « petits prix ». Une fois qu'elles sont désignées, elles présentent aux autres membres, lors d'une assemblée, les auteurs qui ont été choisis par leurs soins, exposé qui peut s'accompagner de discussions. Un vote, dont le déroulement n'a pas été rapporté, mais qui se tient pendant un comité au mois de décembre, permet d'élire le gagnant de l'année en cours. L'année 1926 marque un autre tournant : si depuis 1922, les candidats aux prix de la Société étaient invités à communiquer à la SGDL les ouvrages en lice avant la date du 1er décembre, les futurs lauréats ne sont plus autorisés à envoyer leurs écrits lors de la sélection de 1926, ce qui rendent plus opaques encore les critères de sélection pour les diverses récompenses de la SGDL.

Encore, le prix Maurice Renard peut être considéré à la fois comme le prix d'une fondation (dans ce cas le donateur de la somme reste maître du choix du vainqueur) ou un prix de la SGDL (dont les lauréats sont choisis par une commission). La première année, en 1922, Renard est en effet expressément convié à choisir le gagnant du prix qui porte son nom, sur décision du Comité : « En remerciant notre ami de ce don, le Comité exprime le désir que le prix porte le nom de son fondateur et que, pour la 1ère année tout au moins, Maurice Renard se joigne à la C[ommissi]on chargée de l'attribuer[4] ».

La dotation du Prix Maurice Renard est de 1000 F de 1922 à 1929, puis de 2000 F entre 1930 et 1932. La somme allouée montre l'importance que Renard voulait donner à son prix : elle est de même valeur que le prix du Président de la République (2000 F les années suivantes) ou le prix Balzac. Les autres récompenses sont habituellement de 500 F (prix du Congrès Littéraire, prix Charles Richet), de 300 F (prix Alfred de Musset, prix Théodore Véron), ou de 250 F (prix du Comité). D'autres prix sont plus élevés encore[5] : prix Chauchard (3000 F), Maria-Star ou Henry-Buguet (4000 F à 5000 F). Pour autant, le prix Maurice Renard est considéré comme un « petit prix » car il est attribué en fin d'année et non dans le courant de celle-ci[6]. Il est donc une récompense importante au sein de la SGDL, mais il est d'envergure moindre en comparaison du prix Jules Verne, par exemple, doté de 5000 F et d'un projet d'édition.

Les registres de la SGDL ne permettent pas d'établir précisément l'œuvre qui a été

[2] Délibération du Comité de la SGDL, n° 21, 30 octobre 1922, p. 323.
[3] Délibération du Comité de la SGDL, n° 22, 24 octobre 1924, p. 137.
[4] Délibération du Comité de la SGDL, n° 21, 30 octobre 1922, p. 323.
[5] J. H., « La Société des Gens de Lettres a décerné ses prix annuels », *Comœdia*, n° 7087, 24 décembre 1929, p. 3.
[6] Délibération du Comité de la SGDL, n° 23, 17 janvier 1927, p. 50.

récompensée chaque année et les annonces faites dans la presse correspondent à celles parues dans les archives[7]. Seules les victoires de Barreyre, de Chambe, de Clauzel, de Proumen et de Held, en effet, sont accompagnées de la référence de l'ouvrage. Bien qu'aucune information n'indique que les auteurs sont parfois récompensés pour l'ensemble de leur carrière plutôt que pour une publication précise (Renard disait récompenser « un ou des ouvrages »), il est possible pour chaque auteur de déterminer le roman ayant été présenté peu de temps avant la nomination, tout en proposant un regard panoramique sur sa carrière.

Renard, présenté comme un infatigable contributeur par les autres membres de la SGDL, prouve avec le prix à son nom être un fervent défenseur du merveilleux-scientifique, malgré les nombreux démêlés critiques.

Un projet : redonner vie au merveilleux-scientifique

Le prix Maurice Renard apparaît dans un moment de crise du roman, qui se manifeste notamment par la multiplication de récompenses allouées à des romans scientifiques. La revue de Pierre Lafitte *Je sais tout* lance un concours en 1920 pour récompenser le manuscrit d'un auteur encore inconnu, œuvrant dans le « domaine de l'Aventure et de la Science, et surtout du Mystère scientifique[8] ». Le jury se compose de J. H. Rosny aîné, de Maurice Leblanc, de Charles Le Goffic, de Gaston Leroux et surtout de Maurice Renard. L'année suivante, le concours se transforme en « prix annuel », créé pour préserver le « roman scientifique ou d'aventures[9] ». Renard, qui entretient un rapport complexe avec le roman d'aventures a pu choisir de créer un prix à son nom pour que le merveilleux-scientifique ne se dilue pas sous cette étiquette générique qui apparaît chaque fois dans la description des prix. Cette intuition se confirme favorablement par la coïncidence de dates entre la création du prix à son nom et ses publications. En 1922, nombreuses sont les œuvres de Renard qui ont été rééditées sous l'étiquette de roman d'aventures chez Crès : *Le Docteur Lerne*, *Le Voyage immobile*, *Le Péril bleu*. La confusion est telle que *L'Intransigeant* suggère même que le prix de la SGDL est dédié au roman d'aventures : « Le prix Maurice Renard (1.000 fr.) qui fut créé par le romancier du *Docteur Lerne, sous-dieu* pour récompenser le meilleur roman d'aventures paru dans l'année [...][10] ».

Quand Renard propose la création d'un prix à son nom, le merveilleux-scientifique est aussi

[7] Je remercie Zahia Zebboudj, responsable administrative de la SGDL, d'avoir bien voulu me recevoir pour consulter les archives de l'association.
[8] « Notre concours de romans scientifiques et d'aventures », *Je sais tout*, n° 178, 15 octobre 1920, p. 1218.
[9] « Le prix annuel Je sais tout », *Je sais tout*, n° 183, 16 mars 1921, p. 312.
[10] Les Treize, « Les Lettres », *L'Intransigeant*, n° 16940, 22 décembre 1926, p. 2.

en perte de vitesse et le prix pourrait donc servir à consolider le corpus qu'il affectionne et dont il a espéré être le maître à penser, sinon un important maître d'ouvrage. La référence au merveilleux-scientifique est ainsi sensible dans le programme du prix. Il se voit attribué « à un romancier français, digne d'intérêt[11], de préférence membre de la Société [des Gens de Lettres], pour un ou plusieurs ouvrages d'imagination s'adressant moins à la sensibilité qu'à l'intelligence du lecteur et prouvant chez l'écrivain le goût du savoir, sinon de la science, le don de l'ingéniosité et le souci de la forme[12] ». Si Renard ne nomme pas ici le « merveilleux-scientifique », il est clair que l'espace francophone dans lequel se place sa récompense, et l'évocation de la « science » ainsi que de « l'intelligence », un terme essentiel de ses notes critiques, suggèrent que le prix est là pour récompenser des œuvres qui sont représentatives du modèle. Le prix Renard sélectionne uniquement des ouvrages déjà parus, alors que le prix Jules Verne, créé en 1927, reçoit des manuscrits qui, déclarés vainqueurs, sont publiés en pré-originale dans la revue *Lectures pour tous*, puis dans la collection « Jules Verne » d'Hachette, destinée à la jeunesse. Tout comme la récompense de Renard, le prix Verne tentait de préserver l'œuvre du maître, dont la « forme de roman […] subit une crise[13] ». Ainsi, le prix Renard peut aussi être compris comme une manière de replacer le Champenois en tant que chef de file du roman d'hypothèse scientifique.

Ce prix pourrait aussi servir à la visibilité des récits merveilleux-scientifiques. Le journal *Le Populaire* le présente comme ayant une « haute portée littéraire. C'est l'un des plus enviés[14] ». Lorsque le récit de René Chambe, *Le Bracelet d'ébène*, reparaît en 1929 aux éditions Baudinière il porte la mention « Prix Maurice Renard 1927 » sur la couverture. Si le prix annuel *Je sais tout* demandait expressément à ses lauréats de faire référence à leur victoire sur la bande « vient de paraître », il n'est à ce jour pas possible de savoir si Renard avait fait une telle demande à ses lauréats car ces encarts sont hautement périssables. Pour autant, à notre connaissance[15], *Le Bracelet d'ébène* est le seul à porter la mention « Prix Maurice Renard ». Dès lors, et même si le prix était rapporté dans de nombreux journaux dont certains à gros tirages (*Le Figaro*, *Comœdia*, *Le Temps*, *Paris-soir*, *Le Journal*, *Le Gaulois*, *L'intransigeant*), il est difficile d'en apprécier pleinement la portée.

Crise du roman et crise générique marquent la création du prix Maurice Renard. Son apparition sanctionne donc une stratégie de reconquête qui doit accepter des changements par rapport au projet déployé en 1909. Délaissant le *triumvirat* qu'il formait avec Poe et Wells, Maurice Renard érige un nouveau panthéon d'auteurs, moins connus.

---

[11] La mention « digne d'intérêt » disparaît en 1928.
[12] Anonyme, « Les trente prix de la Société des Gens de Lettres », *Comœdia*, n° 6516, 21 novembre 1930, p. 3.
[13] *Lectures pour tous*, avril 1926, p. 47.
[14] Jarjaille, « Prix Littéraire », *Le Populaire*, n° 3243, 25 décembre 1931, p. 2.
[15] Je remercie Guy Costes et Jean-Luc Boutel d'avoir vérifié cette information dans leurs bibliothèques.

Un nouveau panthéon d'auteurs

Parmi la liste des gagnants du prix, tous n'ont pas atteint la postérité et certains n'ont pas été de grands représentants du merveilleux-scientifique[16] : Jean-Joseph Renaud[17] (1922) ; Marcel Roland[18] (1923) ; Alexandre Arnoux[19] (1924) ; René Jouglet[20] (1925) ; Jean Barreyre[21] pour le *Navire aveugle*[22] (1926) ; René Chambe avec *Le Bracelet d'ébène*[23] (1927) ; Raymond Clauzel et *L'Ile des femmes*[24] (1928) ; Léon Groc[25] (1929) ; Octave Béliard[26] (1930) ; Henri-Jacques Proumen[27] pour *Le Sceptre volé aux hommes*[28] (1931) ; Serge-Simon Held pour *La Mort du Fer* (1932)[29].

En choisissant notamment Chambe, Joseph-Renaud ou Roland, Renard se tourne vers des auteurs neufs, susceptibles d'incarner un renouveau du merveilleux-scientifique. Il ne s'agit plus pour lui de souligner l'antériorité du modèle, de trouver des précurseurs ou des homologues comme il l'annonçait dans le manifeste de 1909, mais bien de montrer que le roman d'hypothèse scientifique a encore la faveur des jeunes écrivains. Il s'agit peut-être aussi d'une stratégie pour rétablir un aréopage d'auteurs plus conforme à ses vœux puisque Renard déplore dans ses notes personnelles que les critiques, quand ils accordent quelque intérêt au roman merveilleux-scientifique, recensent des œuvres de moindre facture. « Prostitution », « imita[tion] grossière[30] », les mots du maître sont sans appel. La stratégie est alors double : rajeunir et rétablir une vision plus conforme du merveilleux-scientifique. Une étude précise de la production des lauréats permet de mieux saisir l'évolution des théories renardiennes.

Jean Joseph-Renaud (1873-1953) est le premier à recevoir le prix Maurice Renard en 1922. Personnage singulier, il est champion d'escrime, combattant de rue, prestidigitateur, passionné

---

[16] Je remercie Joseph Altairac de m'avoir aidée à identifier les romans qui n'étaient pas répertoriés dans les communiqués de presse.
[17] Anonyme, « A la Société des gens de lettres », *Le Temps*, n° 22425, 29 décembre 1922, p. 4.
[18] Anonyme, « Académies, universités, écoles », *Le Temps*, n° 22779, 20 décembre 1923, p. 3.
[19] Anonyme, « Les Prix de la Société des Gens de Lettres », *Comœdia*, n° 4385, 24 décembre 1924, p. 2.
[20] Anonyme, « A la Société des Gens de Lettres », *Comœdia*, n° 4743, 17 décembre 1925, p. 4.
[21] Anonyme, « La Société des gens de lettres a distribué hier cinq Grands Prix », *Comœdia*, n° 5104, 21 décembre 1926, p. 1.
[22] Les Treize, « Les Lettres », *L'Intransigeant*, n° 16940, 22 décembre 1926, p. 2.
[23] J.H., « Les Prix décernés par la Société des Gens de Lettres », *Comœdia*, n° 5462, 20 décembre 1927, p. 1.
[24] Les Alguazils, *Le Figaro, supplément littéraire du dimanche*, « Prix Littéraires », n° 507, 22 décembre 1928, p. 3.
[25] J.H., « La Société des Gens de Lettres a décerné ses prix annuels », *Comœdia*, n° 7087, 24 décembre 1929, p. 3.
[26] Anonyme, « La Société des Gens de Lettres a décerné ses prix annuels », *Comœdia*, n° 6549, 24 décembre 1930, p. 3.
[27] Anonyme, « Distribution de prix à l'Hôtel Massa », *Comœdia*, n° 6911, 22 décembre 1931, p. 3.
[28] Jarjaille, « Prix Littéraire », *Le Populaire*, n° 3243, 25 décembre 1931, p. 2.
[29] Les Treize, « Les Lettres », *L'Intransigeant*, n° 19083, 21 janvier 1932, p. 2 : « Je puis vous assurer, dit-il, que le prix Maurice Renard – fondé par mes soins, il y a dix ans, à la Société des Gens de Lettres et auquel on a bien voulu donner mon nom – n'a jamais été refusé par personne, pour quelques raisons que ce fût ».
[30] Archives Maurice Renard, dossier 3, « Le roman parascientifique », note 18.

d'occultisme et arbitre de duels sensationnels. Auteur de récits d'aventures et de pièces dramatiques dans lesquels on rencontre parfois des éléments de conjecture, il publie en 1907 un recueil peu connu, qui a dû séduire Renard par son titre : *Le Chercheur de merveilleux*[31]. Les premières lignes de la nouvelle du même nom rappellent la personnalité de Renard, qui se présentait comme « amateur d'insolite et scribe des miracles » dans *Le Péril bleu* : « Je ne suis curieux ni de vieilles armes, ni de tableaux, ni de tabatières, ni de cartes postales, mais du *merveilleux*. J'en collectionne, dans ma mémoire, les manifestations » (p. 1). Le narrateur se présente comme un successeur de Charcot, soucieux de rapporter les aventures étranges auxquelles il a pris part. Les nouvelles rassemblées rencontrent certaines thématiques de *Fantômes et Fantoches* ou du *Voyage immobile* et Joseph-Renaud était lui-même un lecteur d'Erckmann-Chatrian[32]. Dans la nouvelle « Le Chercheur de merveilleux », tout comme dans « Le Voyage de Monsieur Dupont », le héros découvre des créatures préhistoriques, des ichtyosaures, encore en pleine santé. Dans « Fatima », une femme tue par influence psychique les hommes qui lui déplaisent. Dans « L'Élixir de longue vie »[33], le docteur Barstow poursuit un rêve semblable à celui du Docteur Lerne : rajeunir les organes du corps humain pour atteindre une forme d'immortalité. Tout comme Lerne est puni de manière absurde pour son *hubris* et pourrit dans son nouveau corps rutilant d'automobile, Bartsow découvre que les vieillards rajeunis ne sont régénérés que physiquement, mais ne retrouvent pas la fougue de leurs jeunes années. C'est en particulier la nouvelle « La Népenthe », publiée en 1908 dans *Le Conteur populaire*, qui marque les esprits en mettant en scène une inquiétante plante carnivore qui mange les hommes. Elle contribue à lancer dans l'imaginaire merveilleux-scientifique le motif des plantes anthropophages[34] (Jean Du Cléguer, José Moselli, E. M. Laumann**,** Georges Rouvray).

En 1923, en plein débat sur le droit d'auteur, Jean Joseph-Renaud publie un texte nommé « La T.S.F. Voilà l'ennemie ! » dans lequel il imagine que les ondes invisibles seront la cause d'un désintéressement pour les romans[35]. Son texte et ses positions sont à plusieurs reprises discutés lors des réunions de la SGDL et Renard représente la Société à différentes réunions portant sur la T.S.F. En 1924, Joseph-Renaud prolonge sa pensée en fondant le Syndicat professionnel des romanciers français[36] dont Renard sera président dans les années 30 et qui a pour but de défendre les droits des auteurs contre les intérêts des éditeurs et des journalistes. Il sera aussi, dès 1936, membre du jury du

---

[31] Joseph-Renaud (Jean), *Le Chercheur de merveilleux*, Paris, Calmann-Lévy, 1907.
[32] Reboux (Paul), « L'Edgar Poe français », *Paris-soir*, n° 5709, 16 avril 1939, p. 9.
[33] Joseph-Renaud (Jean) *Le Clavecin hanté*, Paris, Pierre Laffite, 1920.
[34] Jean-Luc Buard, « De quelques plantes cannibales », *Bulletin des Amateurs d'anticipation ancienne et de littérature fantastique*, n° 5, décembre 1990, p. 39-42 ; Jean-Luc Buard, « Le retour de l'arbre anthropophage », *Bulletin des amateurs d'anticipation ancienne et de littérature fantastique*, n° 38, noël 2006, p. 4-10.
[35] Ottavi (Octave), « Des droits d'auteur... », *La Rampe : revue des théâtres, music-halls, concerts, cinématographes*, n° 315, 14 janvier 1923, p. 5.
[36] Reproduction de sa lettre-manifeste dans *Le Masque noir*, « Un nouveau syndicat », *Le Javelot*, n° 23, 10 avril 1924, p. 2.

Grand Prix du Roman Populaire fondé en 1935. Parmi les lauréats se trouvent notamment Jean de La Hire (« Les Aventures du Nyctalope » et *La Roue Fulgurante*) et H.-J. Magog (*L'Ile tombée du ciel*, *L'Homme qui devint gorille*).

C'est sans doute pour le roman *La Vivante épingle*, publié en 1920, que Joseph-Renaud obtient sa récompense. Le volume contient deux autres récits : « Une veillée » (variation sur la légende de la « Charrette de la mort ») et « Judith » (trouver le meurtrier de l'époux d'une amie d'enfance). Ces aventures mettent chaque fois en scène le détective de l'occulte Christophe Rozès. Dans « La Vivante épingle », récit d'ouverture, Joseph-Renaud envoie Rozès résoudre le « mystère de la vivante épingle ». Quelques jours avant son arrivée, le romancier Oscar Heckey s'est moqué d'une épingle verte en forme de crocodile, présentée par son ami égyptologue le professeur Terraube, qui l'avait pourtant prévenu de craindre le courroux égyptien :

« Il y a des forces non pas surnaturelles, mais inconnues et que les civilisations mortes surent manier, comme nous manions aujourd'hui l'électricité, le radium, les ondes hertziennes, les rayons X... Or, en nous rapprochant de ces civilisations par des recherches, des fouilles, nous risquons des contacts dangereux avec ces forces-là...[37] ».

Cette citation atteste du mouvement de scientifisation du merveilleux puisque le roman répète à plusieurs reprises qu'il s'agit là de forces scientifiques non encore dévoilées et non de mythologie. Heckey est retrouvé mort, l'épingle plantée dans la nuque, dans une chambre pourtant parfaitement close. L'enquête de Rozès lui permet de découvrir que les présences surnaturelles, parmi lesquelles le Dieu Sewek, sont en vérité les projections psychiques du secrétaire et fakir Ramou, qui tentait de dissimuler le crime de son maître par ce biais. Il avait mis fin à la vie d'Heckey pour qu'il ne publie pas son roman mensonger sur les origines de sa fille adoptive. Les aventures du détective puisent à chaque fois dans les parasciences en mettant en scène suggestion, hypnose ou télépathie, récurrences qui s'expliquent par les amitiés et passions de Joseph-Renaud : il a suivi les cours de Charcot, a fait la rencontre de Papus et s'intéresse à la psychométrie, à la télépathie ou à la régression de la pensée[38].

Marcel Roland (1879-1955) obtient quant à lui le prix Renard en 1923, très probablement pour *Quand le phare s'alluma...*[39] publié en 1922 et en pré-originale dans *Le Figaro* en décembre 1921[40]. Le récit, mêlant aventures comiques et imagination scientifique, raconte comment l'astronome raillé Octave Fromonnel annonce une terrible nouvelle : la Terre va entrer en collision avec un astre errant, Mirza. Par chance, l'attraction de la Lune dévie la menace et la rend parfaitement inoffensive, au

[37] Joseph-Renaud (Jean), *La Vivante épingle*, Paris, Pierre Laffite, 1922, p. 12.
[38] Gilbert-Charles, « Juges et médiums », *Le Figaro*, n° 47, 16 avril 1922, p. 3.
[39] Roland (Marcel), *Quand le phare s'alluma*, Paris, Flammarion, 1922.
[40] Roland (Marcel), « Quand le phare s'alluma... », *Le Figaro*, n° 346, 12 décembre 1921 – n° 31, 11 février 1922.

point que le savant songe à coloniser Mirza, en y envoyant son neveu Thomas Cotin, bandit repenti. Le héros est propulsé à bord d'une machine volante, le Centaure, qui fonctionne à l'énergie solaire, captée grâce à une poudre du nom de *mirzium* :

« Le mirzium possède une étrange et remarquable propriété : il est 3,600 fois *plus sensible à la pression lumineuse que le plus sensible de tous les autres corps* […] La preuve, c'est que si je retire le faisceau sur mes ailettes de mirzium de telle manière qu'elles baignent dans le violet du spectre (ou de l'arc-en-ciel, pour parler le langage vulgaire) la vitesse atteint son maximum, et diminue dans le cas contraire[41] ».

Le mirzium n'est jamais qu'une réécriture de la cavorite d'H. G. Wells ou de l'héliose de Jean de La Hire. Amusante prescience de son prix à venir, Roland imagine que son astronaute improvisé décide de rédiger son aventure sous la forme d'un journal de bord afin de recevoir un prix de la SGDL. Tous les soirs, Cotin échange avec son oncle par signaux lumineux, communication extraplanétaire qui a déjà été mise en scène par d'autres auteurs comme Gustave le Rouge et Jean de La Hire[42]. Ponctué de péripéties comiques (Cotin est poursuivi par le Chef de la Sûreté jusque sur Mirza), le récit se conclut par la colonisation de l'astre par une partie de la population humaine qui vit un temps en harmonie, avant que tout ne se dérègle et qu'elle ne regagne la Terre. Si la nature légère du texte peut déconcerter, Renard utilisait déjà la métaphore d'une planète colonisée pour évoquer les aspirations du merveilleux-scientifique à quitter notre monde connu[43].

La publication du feuilleton chez Flammarion en 1923 est d'ailleurs accompagnée d'un avant-propos inédit qui tente de théoriser le concept de « conte de fées moderne[44] », réflexion qu'il est possible de mettre en perspective avec les manifestes de Renard, ce que ne manquent pas de remarquer certains critiques littéraires[45]. Roland entend rappeler l'origine française du conte de fées moderne en se recommandant notamment de Villiers de l'Isle-Adam et de son *Ève future*, référence que Renard affectionne. Il appelle encore à une métamorphose du merveilleux, qui trouve à présent inspiration dans la science :

« La science, il [Perrault ressuscité] en saisirait tout de suite le symbolisme varié, l'étonnant lyrisme... la féérie. Il devinerait tout ce qu'il y a d'humanité en puissance dans une simple formule chimique ; dans une machine inconsciente en apparence, mais peut-être moins inconsciente qu'on ne le croit […] dans la culture microbienne qu'un Pasteur observe à la clarté de son génie ; dans l'invisible onde électrique qui passe, et nous environne, et nous traverse de toutes les voix de la terre ».

---

[41] Roland (Marcel), « Quand le phare s'alluma... », *Le Figaro*, n° 364, 30 décembre 1921, p. 2.
[42] *Allo ! La Planète Mars, s.v.p. ?*, Saint-Xandre, Bibliogs, 2016.
[43] Archives Maurice Renard, dossier 3, « Le roman parascientifique », note 7.
[44] Roland (Marcel), « Quand le phare s'alluma... », *Le Figaro*, n° 223, 14 juillet 1923, p. 4.
[45] Les Treize, « Quelques livres nouveaux », *L'Intransigeant*, n° 15763, 2 octobre 1923, p. 4.

Marcel Roland est plus connu pour sa trilogie des « romans du temps futur », avec *Le Presqu'homme* (1907), *Le Déluge futur* (1910) et *La Conquête d'Anthar* (1914). Renard a peut-être lu aussi sa nouvelle « Sur le mur », publiée en 1913 dans *Nos Loisirs* et qui annonce un motif commun avec le roman *Le Maître de la lumière* (1933), thème qui a été traité aussi bien par Flammarion, que par Mouton ou encore Leblanc : voir le passé à l'aide d'une surface réfléchissante ou projeté sur un mur, comme une représentation de cinématographe. Dans la nouvelle de Roland, le physicien René Chadal parvient à projeter sur un mur, à l'aide d'une machine de son invention qui utilise comme révélateur un corps chimique inconnu, une image du passé. Le scientifique soutient en effet que le moindre de nos faits et gestes forme « une copie reproduite sur les objets voisins : pierres, étoffes, murs[46] ». La projection révèle au malheureux savant les circonstances de la disparition de sa propre fille, noyée dans le lac voisin car elle était tombée profondément amoureuse d'Edouard Stubing, ami du professeur resté sourd à ses avances.

En 1914, Roland visite le roman d'aventures cryptozoologique dans la nouvelle du « Serpent fantôme » publiée dans le *Journal des voyages*. Le Commandant Devillod raconte au narrateur que la légende du serpent de mer n'a rien d'un mythe car il l'a vu de ses propres yeux quand il n'était encore que second, il y a une vingtaine d'années. Parti de nuit avec un ami pour pêcher quelques poissons, il fait la rencontre effrayante du serpent, qu'il confond d'abord avec une île (« Ce que je venais de toucher, ce n'était pas de la pierre, mais un pelage rude, aux poils serrés et durs, une espèce de crinière[47] »). Après avoir reçu le prix Renard, Roland s'essaye à un thème récurrent du récit merveilleux-scientifique, celui de découvrir le secret de l'éternelle jouvence (André Couvreur, Claude Farrère, Edmond Haraucourt et Camille Debans). Dans *Osmant le rajeunisseur*[48], publié en 1925, le médecin arménien Osmant parvient à trouver le secret de « l'eau d'immortalité », vaccin contre la mort du nom de B 9, et le vend à un ancien confiseur, M. Mathias. Il consiste à injecter une solution faite de fluor et de glycobactère à un animal vieillissant, puis à prélever ce sang pour l'injecter au mourant humain :

> « A vous, j'injecte le sérum B, prélevé sur des animaux traités par ma solution A, le vaccin […] c'est une solution composée, premièrement d'un dérivé du fluor... […] J'ai réussi à le rendre assimilable, maniable, souple... Deuxièmement, le glycobactère, découvert par Metchnikoff dans l'intestin du chien, cultivé par moi. C'est un bacille utile […] Bref, l'animal, qui était condamné à mort, rajeunit » (p. 119-121).

Osmant rêve même de commercialiser son injection sous le nom de Lokifix. Bien qu'ayant recouvré vigueur, jeunesse et jouissant même de l'immortalité, Mathias demande à être euthanasié,

---

[46] Roland (Marcel), « Sur le mur », *Nos loisirs*, n° 7, 1913.
[47] Roland (Marcel), « Le Serpent fantôme », *Journal des voyages*, n° 894, 18 janvier 1914.
[48] Roland (Marcel), *Osmant le rajeunisseur*, Paris, Albin Michel, 1925.

avec l'aide secrète d'un médecin. Le roman de Roland, bien reçu par la critique, se présente comme un conte philosophique soulignant combien la mort est un élément nécessaire à la vie, auquel on ne doit pas chercher à échapper : « Sa faute était là, s'être rendu complice d'une espèce de crime contre la nature, qui veut que toutes les créatures, leur temps accompli, meurent ; et cette fatigue immense... ce dégoût de la vie... il comprenait... oui, c'était l'appel de la mort oublié[49] ».

Alexandre Arnoux (1884-1973), membre de l'Académie Goncourt, est lauréat du prix Maurice Renard en 1924. En 1920, il a déjà publié *Indice 33*, un récit qui met en scène une expérience de suggestion. L'hypnotiseur allemand Gottfried von Krueger mesure par deux fois à l'aide d'un dynamomètre la force musculaire du cobaye français du nom d'Aimable Dhuys ; avant d'avoir exercé son influence sur lui tout d'abord (indice 42) et ensuite après l'avoir mis sous son joug (indice 9). Le chiffre 33 désigne la différence entre les deux relevés et donc la fenêtre dans laquelle la force musculaire d'Aimable Dhuys indique qu'il est le pantin de l'inquiétant Teuton : « Cet indice de suggestibilité, ce chiffre 33, vous livre à ma merci [...] Je ne connais plus votre nom dès ce jour. Vous êtes pour moi l'indice 33... [50] ». Le récit, situé en 1913, à la veille du conflit, métaphorise la faiblesse des Français devant les Allemands. Dhuys prend sa revanche alors qu'il retrouve Gottfried pendant la guerre et l'abat froidement.

Bien que la presse ne rapporte pas le titre de l'œuvre qui a permis à l'auteur d'obtenir le prix, il est peu probable que cela soit pour la « féerie moderne[51] » *Petite Lumière et l'Ourse*, pièce en quatre actes, montée au Théâtre de l'Atelier et qui raconte comment deux enfants, Jean et Olive, visitent en rêve une société de l'avenir qui utilise l'électricité comme source d'énergie principale[52]. Dans une scène poétique, Olive parle aux machines de la société futuriste et parvient à les convaincre de ne plus servir le pouvoir autoritaire en place. Mieux, ces dernières électrocutent le dictateur Potentiel. L'année où Arnoux reçoit le prix, il publie le roman d'anticipation *Le Règne du bonheur*[53] qui raconte comment un astronaute improvisé, Louis Hodebert, resté dans l'espace pendant deux ans, retourne sur Terre après avoir ricoché sur un astre et découvre que la civilisation a vieilli de deux cents ans. Le récit est l'un des premiers à recourir à la théorie de la relativité. L'avenir qu'il découvre est dystopique. Le Paris du futur a régressé jusqu'à l'âge des cavernes, par choix et non pas des suites d'un cataclysme. Louis fait la rencontre du clan des Meu, mené par Airnar, peuple dénué de sentiments acceptant paisiblement la mort :

---

[49] Roland (Marcel), « Osmant le rajeunisseur », *Le Figaro, supplément littéraire du dimanche*, n° 338, 26 septembre 1925, p. 4.
[50] Arnoux (Alexandre), *Indice 33*, Paris, Arthème Fayard, 1920, p. 103.
[51] Braga (Dominique), « La Féerie moderne », *L'Europe nouvelle*, n° 25, 23 juin 1923, p. 794.
[52] Pour une description assez précise de la pièce : Feryan, « Théâtre de l'Atelier – *Petite Lumière et l'Ourse*, féerie d'Alexandre Arnoux », *Le Ménestrel, journal de musique*, n° 22, 30 mai 1924, p. 245.
[53] Arnoux (Alexandre), *Le Règne du bonheur*, Paris, Arthème Fayard, 1924.

« Les mœurs des Meu sont justes, claires et douces. Le pacifique hébètement du paradis terrestre habite leurs regards. Aucun geste superflu ou passionné, une résignation au bonheur qui n'a pas de limites […] Il n'y a pas, comme dans les nôtres, des passages d'idées fulgurantes et brèves, mais qui s'imprègnent par lente saturation, leur vie de société poussée à une si haute délicatesse que les concepts de châtiment et même de droit se sont résorbés peu à peu [...][54] ».

Ces hommes ont même oublié l'usage de nombreux mots métaphysiques, rendant l'échange avec Louis souvent savoureux. C'est en consultant un manuscrit de 1937, de la main de Moreau Baptiste, que le héros comprend que la civilisation a décidé une « grève générale » à la date du 30 avril 1937, lassé qu'il est de pouvoir communiquer avec l'Autre Monde ou de pouvoir dépasser les limites du monde connu, mais d'être pourtant incapable de s'émouvoir du mal de son prochain. Le récit met en scène la fin et le renouveau de la civilisation puisque finalement les hommes reviennent à leur véritable nature, désireux de ressentir à nouveau l'amour autant que la haine.

C'est très probablement pour *Le Nouveau corsaire*[55], publié en 1924, que René Jouglet (1884-1961), fervent amateur d'hypnose, obtient le prix Maurice Renard l'année suivante. Il manque de peu le Goncourt, battu par *Le Chèvrefeuille* de Thierry Sandre. Dans son « roman d'aventures psychiques[56] », le narrateur, Henri Holland, pourvu de la « télépsychie », veut libérer son ancienne amante Lucienne, une artiste de cinéma, de la dangereuse influence hypnotique du Levantin Samuel Gadaï : « Cette femme vivante n'existe pas plus qu'un instrument, pas plus que le phonographe ou que ce revolver qui est dans ma main. Vous êtes installé dans son cerveau. Vous êtes au gouvernail. Je connais les ressources des magnétiseurs, monsieur Samuel Gadaï, et leur pouvoir est vraiment terrible » (p. 34-35). Le roman présente l'affrontement entre les deux hommes : Gadaï a réussi à persuader la jeune femme qu'elle a tué un homme et parvient à la conserver sous son influence pernicieuse même après leur séparation. Il finit par disparaître pour accomplir ailleurs ses méfaits, non sans avoir humilié Henri. *L'Intransigeant*, familier du merveilleux-scientifique, salue l'œuvre de Jouglet : « M. René Jouglet a créé un nouveau genre romanesque, qui utilise le merveilleux des sciences quasi occultes, en tout cas nées d'hier, les mystères du subconscient, de la psychanalyse, de la transmission de la pensée-force...[57] ». Qualifié de « romancier de l'aventure intérieure[58] », Jouglet poursuit sa quête de l'influence psychique dans *Les Confessions amoureuses* en 1925[59] qui mettent en scène un psychiatre et magnétiseur, le docteur Orfroy, qui fait dans « l'effraction des consciences »

[54] Arnoux Alexandre), *Le Règne du bonheur*, *Le Mercure de France*, n°616, 15 février 1924, p. 145.
[55] Jouglet (René), *Le Nouveau corsaire*, *La Revue de Paris*, 15 septembre au 15 novembre, Paris, 1924 ; Paris, Librairie Plon, 1924.
[56] Scize (Pierre), « L'amour et le magnétisme ou Don Juan hypnotiseur », *Paris-soir*, n° 4059, 18 novembre 1934, p. 5.
[57] Les Treize, « Les Lettres », *L'Intransigeant*, n° 16219, 31 décembre 1924, p. 2.
[58] Les Académisards, « Les livres lus », *Paris-soir*, n° 640, 7 juillet 1925, p. 2
[59] Jouglet (René), *Les Confessions amoureuses*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1925.

(p. 7) à l'aide d'une étrange sphère. Il est ainsi capable de pousser ses patients à leur révéler le véritable récit de leurs vies amoureuses.

Le premier roman de Jean Barreyre (?-?) *Le Navire aveugle*[60], paru en 1925, récompensé l'année de sa sortie par le prix des Amis des Lettres Françaises (avec pour membres du jury Rosny aîné ou encore Rachilde) puis par le prix Maurice Renard en 1926, raconte comment une mystérieuse épidémie, après la découverte d'un cadavre dans la cale, rend un à un aveugles les membres de l'équipage d'un navire : « Le mal que portait cet homme pouvait les atteindre. Peut-être, étaient-ils déjà tous liés à lui par la contagion ? Ils restèrent, leurs genoux tremblants, pareils à des animaux fascinés » (p. 13). Par deux fois, le navire manque d'être sauvé, mais la vue des matelots, aveugles et hébétés, terrifie ceux qu'ils rencontrent. Le vaisseau dérive et les hommes meurent lentement de faim et de soif. Ce roman a été aussi bien monté au théâtre en 1927 par Max Maurey qu'adapté en film muet par Joseph Guarino la même année. Si la nature fantastique du récit (aucune explication n'est donnée à la cécité) détonne avec la nature scientifique du prix Renard, l'évocation répétée d'une présence invisible situe bien l'œuvre dans le lignage de la *Force mystérieuse* de Rosny et de la trilogie plus tardive de l'invisible de Renard, composée de « Eux », « Gardner et l'invisible » et de « L'œil fantastique ». Le mal qui ronge l'équipage en effet, plus encore qu'une cause surnaturelle, est apparenté à un être invisible, une « Puissance », qui se réjouit de leurs malheurs : « Ils croyaient que quelque dieu monstrueux se penchait sur eux, à les frôler de sa peau de soufre, grêlée » (p. 77). La maladie peut alors s'apparenter à un « fait fortéen » selon les mots de Jacques Bergier[61], ou à une « merveille envisagée scientifiquement » selon Renard, c'est-à-dire un événement qui paraît merveilleux et incompréhensible mais qui pourra recevoir, tandis que la science ira toujours avançant, une explication rationnelle.

René Chambe (1889-1983) est récompensé en 1927 pour *Le Bracelet d'ébène*[62], son premier roman, peu connu. La conjecture en est absente, à l'exception de la présence, au début de la Première Guerre mondiale, de croiseurs sous-marins dissimulés par les Allemands pour remporter la guerre. Le bracelet d'ébène qui donne son titre au roman n'est autre qu'une relique que Maryse, aimée de deux hommes, le lieutenant français De Soliers et l'officier prussien Lauffen, avait demandé qu'on remette au Français en gage d'amour si elle venait à mourir pendant la guerre. Bien qu'il soit désigné comme une « histoire sentimentale dans un cadre à la Jules Verne[63] », le choix de ce livre étonne.

---

[60] Barreyre (Jean), *Le Navire aveugle*, Paris, éditions Fast, 1925.
[61] Bergier (Jacques), « Charles Fort ou le doute militant », *Bibliothèque Mondiale*, n° 57, 1er septembre 1955, repris dans Joseph Altairac, *L'Aube du Magicien*, Paris, L'Œil du Sphinx, 2008, p. 52.
[62] Chambe (René), *Le Bracelet d'ébène*, Paris, éditions du Monde Moderne, 1926.
[63] Du Passage (Henri), « Revue des livres », *Études*, n° 9, 5 mai 1927, p. 378.

Raymond Clauzel (1871-1934) est récompensé en 1928 pour son roman publié en 1922 *L'Ile des femmes*. Inspiré de la tradition des récits d'aventures et des voyages extraordinaires, le récit, qui se déroule en 1788, raconte comment le chevalier Dyonis de Saint-Clinal, accompagné des précepteurs Père Loumaigne et maître Pintarède, découvre l'île de Vénusia, une terre peuplée de femmes indépendantes et très en avance technologiquement puisqu'elles ont déjà mis au point avions (« oiseau mécanique ») et sous-marins (« cétacé de fer ») : « Ce sont des machines volantes que nous voyons, d'où j'infère que les hommes de l'île qui se trouve sous le vent, doivent être beaucoup plus civilisés et savants que nous ne le sommes. Il n'y a pas de limite aux progrès scientifiques[64] ». L'histoire est prétexte à un petit conte philosophique. Deux factions de femmes se déchirent en effet, les Vénusiennes, tenant pour vraie la supériorité du sexe féminin sur le masculin (les hommes sont réduits en esclavage) et les Masculines, qui remettent en cause cette croyance. Le récit se clôt par le rétablissement de l'égalité entre les sexes. En 1924, Clauzel a donné une suite aux aventures des Amazones, nommée *L'Ile des hommes* dans laquelle les hommes sont cette fois opposés aux femmes. L'île disparaît dans une explosion volcanique.

Léon Groc (1882-1956) obtient le prix Maurice Renard en 1929, après avoir reçu une Distinction en 1922. Son nom parmi les lauréats n'étonne pas. Il a rédigé de nombreux romans relevant du merveilleux-scientifique, souvent teintés d'intrigues policières, dont le plus célèbre est sans conteste le roman délirant *On a volé la Tour Eiffel* en 1921 dans *L'Intransigeant*, qui imagine que l'action combinée d'un explosif et d'un aimant, la « houille verte », permet de déplacer la Dame de fer sur une lointaine île bretonne pour ensuite la transmuter en or. Dans son premier roman, *Ville hantée*[65], publié en 1913, le grand reporter Henri Henry tente d'élucider le mystère des crises d'hystérie des habitants de Bénédac. Il découvre à l'issue du roman que le docteur Calvignac et son associé hindou Srigar canalisent les forces psychiques des habitants pour animer un être artificiel, Stilla : « Et nous allions aboutir, nous allions substituer à une vie factice une vie réelle, nous allions animer notre Stilla de la force vitale captée par nos machines chez les Bénédaciens, lorsque ce crétin de journaliste est venu !... » (p. 199-200). Les puissances psychiques sont à nouveau mobilisées dans *L'Autobus évanoui* en 1914 qui s'ouvre sur la mystérieuse disparition de l'autobus 519. Il présente une machine inventée par le savant André Gilbert et utilisée de manière malveillante par Robert Brancion, son rival. Elle permet la télépathie entre les êtres à l'aide d'un élément radioactif, le brancium, et sert avant tout d'appareil à soumettre les volontés humaines, thème récurrent de la littérature de merveilleux-scientifique, popularisé par Gustave Le Rouge notamment. Tout comme le

[64] Clauzel (Raymond), *L'Ile des femmes*, Paris, Aux éditions du Monde nouveau, 1922, p. 30-31.
[65] Groc (Léon), *Ville hantée*, Paris, A. Méricant, 1913.

proposait Renard pour écrire un récit merveilleux-scientifique dans son manifeste, les propriétés d'un corps sont appliquées à un autre élément dans le présent roman :

« […] Les rayons dont la longueur d'onde est comprise entre celle de l'infra-rouge et celle de l'électricité, et que M. Brancion appelle « rayons P », sont des « rayons psychiques » […] M. Robert Brancion, assimilant les phénomènes psychiques aux phénomènes lumineux et électriques, a établi que les cas, jusqu'à présent inexpliqués, de télépathie, de transmission de la pensée, de suggestion, se produisent entre des sujets ayant des rayons psychiques rigoureusement identiques […][66] ».

Suit *Le Chasseur de chimères* en 1925, récit des recherches de Stanislas Clodomir en matière de désintégration nucléaire, qui s'accompagnent « d'explosions silencieuses » : « Eh bien, je vous le demande de toute bonne foi : l'homme qui résoudrait ce rêve, qui ferait passer brusquement un corps de l'état matériel à l'état nébuleux, qui libérerait, par dissociation, la force intra-atomique, cet homme-là ne serait-il pas l'égal d'un dieu[67] ? ».

C'est très probablement pour la *Cité des ténèbres* que Groc obtient le prix en 1929, trois ans après la parution du roman et cinq ans après la nouvelle « Deux mille ans sous la mer ». Récit des Terres Creuses, il raconte la découverte par un savant, un journaliste et un industriel, des descendants des Chaldéens, les Ténébreux, sous la mer Méditerranée. Ils habitent dans des grottes et ont évolué pour s'adapter à l'obscurité permanente qui les entoure : « Ce visage était privé de la vue. La place des orbites y était seulement indiquée comme dans les statues de marbre que font les sculpteurs ; mais la chair les emplissait et la peau les recouvrait ; il n'y avait ni cils, ni sourcils, ni paupières mobiles[68] ». Le récit est dans la même veine romanesque que *Le Peuple du Pôle* de Charles Derennes de 1907 que Renard présente comme un prototype du merveilleux-scientifique.

Il est possible, aussi, que le prix vienne récompenser *Le Bourreau-fantôme*, paru en pré-originale sous le titre *L'Ombre du tribun* dans *L'Intransigeant*, puis en roman en 1927 et qui met en scène le fantôme de Robespierre. L'enquête du journaliste Jacques Taverny l'amène à découvrir que c'est la maîtresse du condamné Joseph le Tribun, Charlotte Belladone, qui parvient à éliminer les représentants de la loi car elle a été initiée aux secrets des fakirs. Le récit questionne la réalité des phénomènes parascientifiques à mesure que le journaliste sent l'influence de Charlotte l'envahir :
« Pourquoi railler ? La science actuelle plus positiviste pourtant qu'elle ne le fut jamais, n'admet-elle point que la matière n'existe pas en soi et n'est qu'une manifestation d'énergie électro-magnétique affectant des tourbillons d'éther ? Pourquoi alors l'énergie émise par un cerveau sous forme de rayons psychiques ne pourrait-elle animer les tourbillons d'éther de manière à créer ce que nous appelons de

[66] Groc (Léon), *L'Autobus évanoui*, Paris, Editions la Bruyère, 1949, p. 142.
[67] Groc (Léon), « Le Chasseur de Chimères », *L'Intransigeant*, n° 15738, 7 septembre 1923, p. 5.
[68] Groc (Léon), *La Cité des Ténèbres*, Paris, Tallandier, 1926, p. 65.

la matière ?...[69] ».

Pour se subtiliser à l'influence de Charlotte, le héros se cache dans une chape de plomb : « Il est bien évident que les phénomènes d'hypnotisme sont, comme tous les phénomènes naturels, dus à l'émission de rayons. Appelons-les des rayons psychiques, l'hypnotiseur étant le poste émetteur, et l'hypnotisé le poste récepteur […] les écrans de plomb, qui sont impénétrables par toutes les radiations connues, doivent l'être également par ces radiations inconnues » (p. 178).

La fin de carrière de Groc est marquée par deux œuvres majeures, des romans astronautiques français : *La Planète de cristal* (1944) qui met en scène la découverte d'un second satellite, habité par des êtres à deux dimensions et *L'Univers vagabond* (1950), qui rapporte le voyage spatial d'un vaisseau habité par plusieurs générations. La planète habitable que l'équipage rejoint enfin s'avère être peuplée d'êtres radioactifs qui ne laissent qu'un seul survivant.

Après l'obtention du prix, Groc publie *La Révolte des pierres* (renommé *Une invasion de Sélénites* en 1941), un roman essentiel de la production de merveilleux-scientifique et qui rappelle *Le Péril bleu* dans son souhait de consigner un événement sans précédent, qui a pris un nom légendaire : « Il ne s'agit pas ici de faire œuvre littéraire, mais de renseigner mes contemporains sur les causes de ce qu'on a appelé "La Révolte des pierres"...[70] ». Il met en scène des naufragés composites et radioactifs, les Sélénites, organisme minéral capable de déplacer les pierres. Le savant Frandt tentait de les attirer sur Terre pour en devenir le maître tandis qu'Ewige avait des projets bien plus odieux : « Les bolides, quand ils viendront, s'éparpilleront sur la surface du globe. Leur action sera libre. *Et ce sera la fin de la vie terrestre, la destruction rapide de cette répugnante moisissure qui naît et se développe, dans l'humidité fétide formée par l'air et l'eau* » (p. 221-222). Le récit se termine par la victoire des hommes alors que les quelques pierres vivantes sont enfermées dans une prison de plomb.

Journaliste pour *L'Intransigeant*, Groc fait à plusieurs reprises référence à Wells et à Verne lorsqu'il écrit des entrefilets sur les courses de voitures en bois ou sur la T.S.F. En 1936, Léon Groc remplace Maurice Renard à la tête du Syndicat des Romanciers Français.

Le médecin Octave Béliard (1876-1951), aussi journaliste médical, est récompensé en 1930 par le prix Maurice Renard. C'est un habitué des récits conjecturaux, avec les « Aventures d'un voyageur qui explora le temps » en 1909 (qui met en scène un paradoxe temporel), « La Journée d'un Parisien au XXIème siècle » en 1910 (avec l'étonnante terraformation de la Lune), « Une exploration polaire aux ruines de Paris » en 1911 (visite des ruines de Paris, figées dans la glace). Il puise souvent l'inspiration dans ses connaissances médicales. « Les Petits hommes de la pinède », paru d'abord

[69] Groc (Léon), *Le Bourreau-fantôme,* Paris, Librairie des Champs Elysées, 1927, p. 44.
[70] Groc (Léon), *La Révolte des pierres*, Paris, éditions de la Nouvelle Revue critique, 1930, p. 7.

dans *L'Association médicale* en 1927, se présente comme un manifeste du merveilleux-scientifique. Dans sa version feuilletonesque, l'épilogue qui sera supprimé dans la version romanesque réfléchit au modèle popularisé par Renard. L'interne d'une maison de santé et le narrateur font la découverte d'un manuscrit établi par un malade, Aimé-Grégoire Moranne, et soupçonnent fort son récit étonnant de n'être que des fabulations romanesques :

« Je fais une simple remarque pour localiser ce que je viens d'écouter dans le genre qui lui convient. L'histoire du père Moranne ne ressemble pas plus aux autres histoires où l'indispensable inventeur tient un rôle […] Le merveilleux scientifique lui-même n'est qu'un cadre, dans lequel des auteurs différents sertissent des tableaux et des idées différentes en quoi l'on reconnaît l'originalité de chacun et la leçon qu'il propose[71] ».

Les écrits de Moranne racontent comment le savant Dofre, son ami, lui avait révélé qu'il a secrètement créé une population d'Homoncules, en perturbant le phénomène de partition cellulaire. Intelligents et perfectionnés les petits hommes traversent les différents âges de l'humanité, de la préhistoire au monde moderne. Ils menacent de renverser Dofre quand ils comprennent qu'il n'est pas une divinité, mais un être de chair et de sang. Moranne met le feu à la terre des Homoncules pour prévenir la révolution. Le motif du microcosme a déjà été visité par Renard dans *Un homme chez les microbes*, ce qui n'échappe pas à certains critiques[72].

Il n'est pas impossible que la récompense accordée au roman *Les Petits hommes de la pinède* soit une réponse à l'obtention du prix Jules Verne par Béliard en 1927 pour *La Petite-fille de Michel Strogoff*. Renard a en effet un rapport ambigu avec Verne. Dans son texte à valeur de manifeste de 1909, il met en place un corpus très restreint d'auteurs parmi lesquels ne figure pas l'auteur qu'il juge comme un littérateur de jeunesse, doublé d'un vulgarisateur, plutôt qu'un imaginatif comme Wells. Il revient sur cette opinion en 1928 dans une enquête menée par le journal *L'Intransigeant*[73] dans lequel Verne prend alors le titre de « maître du vertige ». *La Petite-fille de Michel Strogoff* se présente comme un récit d'aventures où la science n'occupe qu'une place limitée, ce que déplore Renard. Le peintre Hibeau, ami de Sir Herbert Froggie, aperçoit ce dernier en train de brutaliser une jeune fille. L'image inquiétante est en vérité celle d'un téléviseur et il s'agit du frère de Froggie. Les deux hommes partent pour la Russie, délivrer la captive qui n'est autre que la fille du Tsar et rencontrent là-bas la petite-fille de Strogoff.

En 1930, Béliard publie une nouvelle menée tambour battant, « Le Décapité vivant », dans *La*

---

[71] Béliard (Octave), « Les Petits hommes de la pinède », *Paris-Soir*, n° 2247, 30 novembre 1929, p. 2.
[72] « C'est le résultat qu'ont obtenu Rabelais, Swift, Voltaire, (*Micromégas*), et, plus près de nous, Wells dans *Food of Gods* et M. Maurice Renard dans *Un homme chez les microbes* », Non signé, « Lettres Françaises », *Les Primaires*, n° 10, octobre 1930, p. 553.
[73] De Saint-Prix (Pierre), « Que devons-nous à Jules Verne ? De nouvelles réponses », *L'Intransigeant*, n° 17610, 6 janvier 1928, p. 1-2.

France judiciaire[74]. Inspirée des recherches de Serge Voronoff et d'Alexis Carrel, elle raconte comment le Professeur Morchain greffe sur le corps d'un gorille la tête du médecin et assassin Crapel, produisant ainsi une chimère bicéphale : « Je compris que le réseau artériel du décapité avait été branché sur celui du gorille, et qu'on avait également abouché les deux réseaux veineux ; si bien que la tête de l'homme participait à la circulation de l'animal[75] ». Crapel n'est guère qu'une excroissance sur le corps du gorille et est donc soumis au bon vouloir de la bête qui, dans un geste de fureur, arrache le parasite. En 1934, Béliard écrit *Magnétisme et spiritisme* pour la Bibliothèque des Merveilles, dans lequel il réfléchit à la « science du merveilleux ». Ce n'est pas sa première incursion dans le monde occulte car en 1921 déjà, il avait proposé *Sorciers, rêveurs et démoniaques* chez A. Lemerre, essai qui revient notamment sur les origines anciennes de la magie.

En 1931, Renard récompense non plus un Français mais un homologue belge, et homme de sciences, Henri-Jacques Proumen (1879-1962), célébré la même année par la revue *La Nervie*[76]. L'année précédente il était récompensé par l'Ordre universel du Mérite humain pour l'ensemble de son œuvre[77] et en 1928 il a reçu le prix Emile Zola de la SGDL[78]. Auteur de récits merveilleux-scientifiques, il a aussi écrit un certain nombre d'articles scientifiques sur les Rayons-X (il est l'ami du physicien Professeur Blondlot, controversé découvreur des Rayons N) et sur l'Éther, recherches qui influencent directement ses écrits. Il est plus connu pour son récit préhistorique de 1934, *Ève, proie des hommes*, qui met en scène une société primitive qui brutalise les femmes. En 1928, Proumen écrit *Sur le chemin des dieux*, dédié à Renard et fortement influencé par la théorie de la psychologie des foules de son ami et sociologue Gustave Le Bon. Ce n'est pas un hasard, s'il est dédié à l'inventeur du *Docteur Lerne* : Proumen le prend au mot et décide, comme le recommande son manifeste, de mettre en scène « toutes les suites imprévues et possibles de ces mêmes inventions » (*Du roman merveilleux-scientifique*, p. 259). Le récit présente en effet une invention du nom de « l'ondogène », un appareil capable de manipuler les ondes mentales, en reprenant le principe de la T.S.F et du miroir des alouettes des hypnotiseurs :

« N'oublie pas que ton pouvoir d'irradiation suit les lois de tous les rayonnements : son intensité est inversement proportionnelle au carré de la distance. Il est très probable qu'un miroir concave, au foyer duquel serait placée ta tête, décuple les résultats, puisqu'il transformerait ton rayonnement éparpillé en un faisceau parallèle, d'intensité constante.

[74] Béliard (Octave), « Le décapité vivant », *La France Judiciaire*, n° 29, 5 juillet 1931 – n° 32, 26 juillet 1931.
[75] Béliard (Octave), « Le décapité vivant », *La France Judiciaire*, n° 29, 5 juillet 1931, p. VIII.
[76] *La Nervie*, n° 6, 1931. L'article que Maurice Renard lui consacre, « Henri-Jacques Proumen et le roman d'hypothèse » se trouve aux pages 7-8. Chez lui, Renard salue la capacité, non pas tant à extrapoler sur les lois du monde, mais à étudier comment des manifestations jusqu'alors inconnues influencent les hommes.
[77] Les Alguazils, « Courrier des Lettres », *Le Figaro*, n° 11, 11 janvier 1931, p. 5.
[78] Non signé, « Les Prix Littéraires », *La Gazette de Paris*, n° 2, 28 décembre 1929, p. 7.

Un phare, bref, dans lequel la lumière serait remplacée par tes ondes psychiques[79] ».

L'appareil devient très vite néfaste et l'ami du savant Jean Mauval, du nom de Claude Bergeron, l'utilise pour prendre le contrôle de foules entières qu'il soumet à sa volonté. Il s'autoproclame dictateur et veut forcer la paix entre les êtres. Le récit se termine par la mort de Bergeron et par l'implosion de la ville de Paris, qui a basculé dans la folie. En 1931, Proumen est récompensé pour *Le Sceptre volé aux hommes* qui reprend une thématique visitée dans la nouvelle « Surhommes ». L'espèce supérieure des « Hyperanthropes », capable de faire apparaître des îles ou d'aspirer les hommes en manipulant les forces de la gravitation, décide de réduire à l'état d'animaux domestiques et de bêtes de somme l'espèce humaine. Ils disposent de dons psychiques et d'une énergie inconnue, du nom de *protergon* : « La science des hyperanthropes est admirable de cohésion et d'unité : la transmission des ondes mentales, les forces d'attraction et de répulsion, les séismes provoqués même procèdent du seul protergon ! J'en ignorerai l'essence, mais qu'importe si je parviens à en reproduire les effets ![80] ». L'aventure, qui n'est pas sans rappeler le *Péril bleu* et son aérium lorsque les captifs sont dans une machine tentaculaire, met en scène deux personnages opposés : l'universitaire Pierre Chantegrelle, inquiet des dangers de la science, et le savant Luc Pontadour, fasciné par les surhommes qui les ont capturés.

Le roman de Serge-Simon Held (**1892-**?) que Renard souhaitait récompenser sans se douter que le lauréat refuserait son prix est le récit d'un cataclysme, de la fameuse « menace imminente du possible » (*Du roman merveilleux-scientifique*, p. 260). Dans *La Mort du fer*[81], publié en 1931, Held imagine qu'une météorite a ramené sur Terre une étrange maladie du nom du « Mal Bleu ». S'attaquant aux métaux et au fer, elle entraîne la chute de la société telle que nous la connaissons (maladies, régression, archaïsme, nomadisme, mysticisme, nature qui reprend ses droits). La trame du récit ressemble fort à celle de *La Force mystérieuse*, dans laquelle Rosny montre comment l'altération du spectre lumineux entraîne des comportements inattendus chez les héros, notamment une poussée de carnivorisme suivie d'une vie plus paisible en petites communautés. Récit de fin du monde, *La Mort du fer* fait se rencontrer deux poncifs du genre : l'arrivée d'une maladie par une météorite et l'altération des métaux. L'idée d'une maladie venue sur Terre par le biais d'un corps céleste est déjà présente dans *La Grande panne* de Théo Varlet en 1930. Qualifié de « roman de merveilleux-scientifique » par *Le Mercure de France* en 1933, soit trois ans après sa publication, il raconte comment une astronaute rapporte des fragments de météorites qui deviennent

[79] Proumen (Henri-Jacques), *Sur le chemin des dieux*, Paris, Renaissance du livre, 1928, p. 60.
[80] Proumen (Henri-Jacques), *Le Sceptre volé aux hommes suivi de La Lumière reconquise*, Bruxelles, Gramma, 1994, p. 126-127.
[81] Held (Serge-Simon), *La Mort du fer*, Paris, Arthème Fayard, 1931.

progressivement, après leur exposition aux Rayons X, des monstres dévoreurs d'énergie. L'intrigue rappelle l'œuvre d'Held par la présence d'une météorite, d'extraterrestres et de leur goût pour une matière essentielle à la survie de l'homme. C'est sans doute Rosny aîné, plus encore que Varlet, qui a inspiré le roman d'Held pour le thème de la disparition du fer, motif que Pierre Versins classe dans la « disette d'éléments[82] ». Dans *La Mort de la Terre*, daté de 1910, il met en scène la fin de l'espèce humaine alors que les ressources en eau s'amenuisent et qu'une nouvelle espèce a fait son apparition, celle des Ferromagnéteux. D'autres récits, à ce titre, développent le motif de la disparition du fer : *La Famine de fer* d'Henri Allorge en 1913 et *Le Fer qui meurt* de Raoul Bigot en 1918.

Parmi les vainqueurs du prix Maurice Renard, certains grands noms manquent à l'appel : Jean de La Hire ; Gaston de Pawlowski ; Edmond Haraucourt ; Claude Farrère ; Jean de Quirielle et tant d'autres. Si la plupart de ces auteurs ont produit leur grand œuvre avant 1922, Henri Allorge (*Le Grand cataclysme*), José Moselli (*La Fin d'Illa*), André Couvreur (*L'Androgyne* ; *Le Valseur phosphorescent* ; *Le Biocole*), Félicien Champsaur (*Homo Deus* ; *Nora, la guenon devenue femme*), Théo Varlet (*La Belle Valence* ; *La Grande panne*) publient des œuvres importantes entre 1922 et 1932. Leur absence parmi les lauréats ne s'explique guère que par la nécessité pour Renard de récompenser une génération d'auteurs pour certains plus jeunes, mais surtout différents des ceux nommés dans ses textes théoriques et moins connus des critiques.

On trouve parmi les membres du comité de la SGDL des représentants du merveilleux-scientifique : André Couvreur (célèbre pour avoir inventé les personnages de Caresco et de Tornada) et dont le nom figure dans les archives de Renard comme étant une figure éminente du merveilleux-scientifique[83] ; Claude Farrère (*La Maison des hommes vivants*, *Les Condamnés à mort* ; récompensé en 1905 par un prix Goncourt pour *Les Civilisés*) ; H.-J Magog (*L'Ile tombée du ciel*, *L'Homme qui devient gorille*) ; Charles Le Goffic (« Le secret du Docteur ») ; Albert-Jean (*Le Singe*, écrit avec Renard) ; Ernest Pérochon (*Les Hommes frénétiques*) ; Noëlle Roger (*Le Nouveau déluge*, *Le Chercheur d'ondes*) ; Guy de Téramond (*L'Homme qui peut tout*, *L'Homme qui voit à travers les murailles*) ; Jules Perrin (« L'hallucination de M. Forbe », « Un monde sur le monde »), cité lui aussi dans les archives Renard[84]. Si André Couvreur paraît un candidat idéal pour recevoir le prix Maurice Renard, le Comité a décidé que ses membres n'obtiendraient pas la moindre récompense de la SGDL pendant leur mandat et ce, même dix ans après la fin de ce dernier. Dès lors, la sélection des lauréats s'explique aussi par l'impossibilité de récompenser certains auteurs.

---

[82] Versins (Pierre), *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1972, p. 252.
[83] Archives Maurice Renard, dossier 3, « Le roman parascientifique », note 43.
[84] Archives Maurice Renard, dossier 3, « Le merveilleux scientifique », note 1.

Ainsi, le prix Maurice Renard semble être un événement de taille pour l'auteur, qui espère ainsi ramener à la vie le récit de merveilleux-scientifique, sous l'appellation de « roman d'imagination ». À l'image de l'étiquette générique qui change, l'école littéraire lui-même semble moins restrictif, intégrant des auteurs et des thèmes qu'il aurait laissés de côté lors de sa fondation théorique. Pour retrouver droit de cité, Renard accepte un assouplissement de sa pensée.

II. Une nécessaire transformation : les métamorphoses du merveilleux-scientifique

Le prix Maurice Renard entend modifier le regard parfois peu tendre de la critique envers le merveilleux-scientifique. Influencé par les autres membres de la SGDL sans doute, il intègre des motifs nouveaux, non sans prendre soin de toujours sélectionner des œuvres respectant les règles de composition d'un roman d'hypothèse. Derrière le programme du prix se cache un retour à la phrase définitoire qui figurait à la fin de l'article de 1909 : « Le roman merveilleux-scientifique est une fiction qui a pour base un sophisme ; pour objet, d'amener le lecteur à une contemplation de l'univers plus proche de la vérité ; pour moyen, l'application des méthodes scientifiques à l'étude compréhensive de l'inconnu et de l'incertain. ».

Célébrer le roman d'hypothèse

Dans la description du prix, Renard utilise différents termes-clefs qui figurent déjà dans ses textes théoriques sur le merveilleux-scientifique. L'expression « souci de la forme », tout d'abord, est présentée dans sa préface ou étude « Sur l'unité des œuvres[85] ». Tout au long de ses textes critiques, Renard multiplie les métaphores laissant entendre que le merveilleux-scientifique vient à naître par détourage, par l'emploi de plomb à vitrail et qu'il déborde de son moule pour s'étendre vers l'inconnu. Cette réflexion complète ses positions polémiques sur le roman d'aventures qui pour lui n'est qu'un moule générique pouvant être modifié à loisir pour être tour à tour policier, comique, scientifique...

Si le prix Jules Verne déclare explicitement vouloir récompenser un roman d'aventures d'inspiration vernienne, le prix Maurice Renard semble être là pour conforter sa conception du roman d'hypothèse, comme le montre l'étude rapprochée des œuvres lauréates. Renard semble avec ce prix vouloir rétablir le récit merveilleux-scientifique comme « conte à structure savante[86] » et non pas comme un roman à péripéties utilisant la science comme un rebondissement ou un décor, comme l'ont bien voulu désigner sous l'étiquette « merveilleux-scientifique » certains critiques.

« L'intelligence du lecteur » évoquée dans le programme du prix est un critère essentiel de la

[85] Archives Maurice Renard, dossier 8 : divers.
[86] Archives Maurice Renard, dossier 3, « Le roman parascientifique », note 32.

littérature de merveilleux-scientifique et elle marque les notes et écrits de Renard : « Mon art s'adresse plus à l'intelligence qu'à l'âme et plus à l'âme qu'au cœur[87] ». Il évoque un acte collaboratif entre l'écrivain et le lecteur, le second devant faire confiance au premier pour le mener vers un regard panoramique, depuis un « monticule », sur son temps présent.

Dans ses textes théoriques, Renard présente différents moyens romanesques de construire un roman d'hypothèse, ce qui relève de « l'ingéniosité », de la « ruse » de l'écrivain. Il est possible d'identifier certains de ces mécanismes parmi les romans primés. Il peut s'agir tout d'abord de considérer comme vraie une hypothèse que la science n'a pas encore vérifiée, afin de s'élancer en plein inconnu (le héros du *Règne du bonheur* expérimente la relativité du temps énoncée par Einstein). Ou encore, le passage du connu à l'inconnu peut se faire en associant certaines propriétés physiques et chimiques d'un élément à un autre corps (c'est le cas des ondes psychiques dans *L'Autobus évanoui* de Groc, qui fonctionnent comme les ondes lumineuses et peuvent donc être concentrées). Chez Proumen, enfin, Renard salue l'avènement d'un ordre naturel nouveau en la personne des Hyperanthropes, thème commun avec le *Règne du bonheur* d'Alexandre Arnoux ou encore *La Mort du fer* de Serge-Simon Held.

Renard propose chaque fois d'appliquer de rigoureuses méthodes d'investigation scientifique à des objets imaginaires (la figure récurrente du savant ambitieux et désireux de percer les secrets de la matière et de l'univers, qu'il se nomme Pontadour, Dofre, Morchin ou Frommonel, n'étonne pas). Le récit merveilleux-scientifique se veut dès lors un instrument d'observation, métaphore essentielle de la pensée renardienne qui insiste sur les appareils optiques. Par des analogies et un jeu de déplacement, il permet de regarder le monde contemporain sous un angle neuf comme par un « ricochet de lumière[88] ». C'est cette réflexion, d'ailleurs, qui introduit le récit *Le Sceptre volé aux hommes* de Proumen : « Nous sommes ces promeneurs de la lande infinie qui regardent l'horizon avec des yeux avides » (p. 10).

Cette liste de caractéristiques peut être complétée par celle proposée par Hubert Matthey, théoricien du merveilleux, en 1915. Il énumère différentes lois du monde connu pouvant être bouleversées ou poussées en avant pour lancer un roman d'hypothèse[89]. Elles sont explorées par les lauréats du prix Maurice Renard : les lois de la mécanique (le voyage dans un obus) ; les lois de la matière (s'émanciper de la gravité grâce au mirzium) ; les lois physiques et chimiques (vérifier la théorie de la relativité) ; les lois biologiques (une cécité adaptative ou le secret pour échapper à la mort) ; les forces psychiques (provoquer des hallucinations, prendre le contrôle de foules) ; la création de toutes pièces d'un monde et d'êtres régis par d'autres lois (les surhommes ou espèces inconnues).

---

[87] Archives Maurice Renard, dossier 3, « Le Merveilleux scientifique », note 8.
[88] Archives Maurice Renard, dossier 3, « Le roman parascientifique », note 12.
[89] Matthey (Hubert), *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Paris, Librairie Payot, 1915, p. 158-165.

Ainsi, le programme de sélection des ouvrages est une manière habile de rappeler la typologie du merveilleux-scientifique présentée dans l'article fondateur de 1909. À un moment important de sa carrière, Renard comprend qu'il lui faudra parfois avancer masqué, sous couvert des romans policiers ou d'amour. Le comique et l'utopique font eux aussi leur entrée dans le roman d'hypothèse alors même qu'il avait critiqué dans son texte fondateur ces œuvres « mixtes ».

Thématiques des vainqueurs

L'étude précise de la production des vainqueurs du prix Maurice Renard permet d'identifier certains thèmes récurrents. Celui du savant ambitieux qui contrevient à l'ordre naturel chez Proumen ou pousse ses explorations au-delà du monde connu chez Roland est un avatar important du récit merveilleux-scientifique. Il apparaît autant dans *Un homme chez les microbes* que dans le *Docteur Lerne*. Pour autant, certains ouvrages s'éloignent des thèmes de prédilection du merveilleux-scientifique. Ils témoignent alors sensiblement de la nécessité pour Renard d'élargir le spectre de son école pour y accueillir d'autres œuvres, peut-être mieux réceptionnées par la critique. Le modèle utopique de *L'Ile des femmes* de Clauzel ou du *Règne du bonheur* d'Arnoux, par exemple, n'aurait pas trouvé sa place à la parution du manifeste de 1909. Renard présentait alors ce modèle, hérité de Swift ou de Voltaire, comme n'étant pas du merveilleux-scientifique, mais une forme « intermédiaire » et même « bâtarde ». Mieux, il prenait l'exemple romanesque du sous-marin comme repoussoir pour le merveilleux-scientifique, puisqu'il existe déjà et ne permet donc pas au lecteur de plonger dans l'inconnu.

Il est possible, aussi, que la mise en place de débats lors de l'attribution des récompenses ait poussé Renard à accepter une définition plus large du terme « merveilleux-scientifique ». La multiplicité de récits mettant en scène des capacités psychiques hors du commun atteste en effet de la scientifisation de disciplines autrefois considérées comme merveilleuses dès les années 1880 et à l'inverse, de débats nombreux sur les pseudosciences comme la phrényogénie ou la découverte des Rayons-N. Il est utile de rappeler qu'un des premiers à utiliser l'expression « merveilleux-scientifique », quinze années avant Renard, n'est autre que le physiologiste et philosophe Joseph-Pierre Durand de Gros dans son ouvrage éponyme de 1894[90], pour désigner l'utilisation médicale et scientifique de l'hypnose. Dans cet ouvrage, largement relayé par la communauté scientifique de l'époque et même plébiscité par Jules Marey à l'Académie des Sciences, il fait « l'exposition du Merveilleux sous les différents aspects où il nous apparaît dans la science[91] ». Il n'est donc pas

[90] Durand de Gros (Joseph-Pierre), *Le Merveilleux scientifique*, Paris, Félix Alcan, 1894.
[91] Bué (Alphonse), *Le Magnétisme curatif*, Paris, Chamuel éditeur, 1894, p. 420.

étonnant que la parapsychie, déjà visitée par Renard dans l'introduction du *Docteur Lerne* ou dans le conte « Le Rendez-vous » soit récompensée. Firmin Roz, qui faisait partie du Comité de la SGDL intègre d'ailleurs sans détour ces explorations romanesques dans le merveilleux-scientifique : « Il y a lieu, peut-être, de former une classe à part, dans ce genre du roman merveilleux et scientifique, avec ceux qui traitent de l'Inconnaissable et s'inspirent des sciences occultes : mystères du subconscient et de la force psychique, métaphysique, romans de l'au-delà. On les cataloguerait poétiquement : "Derrière le voile"[92] ». De même, Roz présente *L'Ile des femmes* comme exemple d'une « imagination qui peut se plaire au merveilleux, tout en s'affranchissant des données de la science, des hypothèses et des anticipations » (p. 680). Il est donc fort possible que l'élargissement des thématiques récompensées soit dû à l'influence de Firmin Roz lors des débats d'attribution des prix.

La victoire de lauréats parfois éloignés des critères de Renard éclaire plus encore les métamorphoses opérées au sein du merveilleux-scientifique pendant la décennie, notamment autour de sa dénomination.

Du merveilleux-scientifique au roman d'imagination

Entre 1922 et 1932, Renard s'interroge à plusieurs reprises sur l'échec littéraire du merveilleux-scientifique qui s'explique en premier lieu selon lui, par une erreur terminologique. Il proscrit ainsi progressivement l'appellation « merveilleux-scientifique » pour plusieurs raisons : elle ne s'est pas assez diffusée parmi les critiques, a été confondue avec le fantastique, a été déformée sous leur plume (« fantastico-scientifique », « mystérieux scientifique », « fantastique rationnel ») et, surtout, la définition stricte de Renard n'était pas respectée, puisque confusion était faite avec le roman d'aventures scientifiques à la Verne et le roman d'hypothèse que Renard essayait de consolider. Très dur envers les critiques qui commentent son œuvre (ils sont dits incompétents, myopes, insensibles au talent), Renard choisit dès son texte de 1909 de prendre de court ces derniers en proposant sa propre analyse du mouvement littéraire qu'il espère restaurer. Il est donc possible que le prix Maurice Renard reproduise cet élan : en élisant nominativement des représentants du roman d'hypothèse, il rétablit une vision plus conforme de son champ littéraire, bien qu'elle ne se fasse pas sans compromission.

L'expression se métamorphose ainsi entre 1909 et 1931 en « roman parascientifique » (1923), « roman d'anticipation » (1925), « roman d'hypothèse » (1928), « roman merveilleux, scientifique » (1928). En 1931, dans *Comœdia*, Rosny aîné parle quant à lui de « romans d'aventures merveilleuses,

[92] Roz (Firmin), « Les romans : vue générale », *La Revue politique et littéraire*, 1924, p. 679.

entées sur la science »[93] pour qualifier un pan de la création de Proumen, pirouette périphrastique qui peut avoir pour but de contourner l'écueil de l'étiquette générique.

En 1909, déjà, Renard soulignait que le merveilleux avait dû accepter de se mêler à la forme du roman scientifique pour perdurer, bien que cette hybridation ne marque pas la victoire du genre nouveau pour autant : « Mais lors que le merveilleux voulant survivre à leur mort, s'est allié avec leurs vainqueurs et qu'il est devenu le merveilleux-scientifique, il aurait dû subsister pour longtemps, alors que nous le voyons tomber en désuétude[94] ».

Ainsi, le prix Maurice Renard ne permet pas seulement à l'auteur de revitaliser le roman d'hypothèse dans un moment de crise littéraire, il devient un espace essentiel pour penser les métamorphoses imposées par la critique et les lecteurs au merveilleux-scientifique. Retracer l'histoire de cette récompense méconnue permet aussi de mettre l'accent sur une part moins célébrée de la production renardienne, les années 20-30, qui sont marquées par de nombreuses remises en question.

III. L'histoire d'une déception : exil et désaveu

Le prix Maurice Renard représente un sursaut important dans la carrière de l'auteur. S'il a été juré pour de nombreux prix et n'a eu de cesse de commenter les écrits de ses pairs, il prouve avec la création de cette récompense être capable, tout comme son lecteur, de regarder au travers d'un verre déformant pour mieux apprécier son présent, c'est-à-dire présenter en creux une réflexion sur les transformations imposées à son champ littéraire. Le prix Maurice Renard peut dès lors s'apparenter à un laboratoire à expériences. Les années 1931 et 1932 cependant montrent que cette métamorphose a ses limites : pour être accepté, Renard devient transfuge, signe avant-coureur, peut-être, de la marche implacable de la science-fiction américaine.

L'attribution du prix à Henri-Jacques Proumen en 1931, qui n'est pas français, contrairement à ce qui était signifié dans le descriptif du prix, consacre le rapprochement vers la Belgique opéré par Renard et Rosny après la destitution institutionnelle du merveilleux-scientifique dans l'Hexagone. Arnaud Huftier, dans son article « Déliquescence et déplacement du merveilleux scientifique dans l'entre-deux guerres : Maurice Renard, André Couvreur et Rosny aîné[95] » utilise la métaphore du jeu de cartes pour comprendre le déplacement géographique et donc stratégique de Renard. C'est en effet en Belgique qu'il se trouve de nouveaux homologues et avec eux la possibilité de ramener à la vie le

---

[93] Non signé, « Un hommage à Henri-Jacques Proumen », *Comœdia*, n° 6900, n° 11 décembre 1931, p. 3.
[94] Archives Maurice Renard, dossier 3, « Le merveilleux scientifique », note 2.
[95] Huftier (Arnaud), « Déliquescence et déplacement du merveilleux scientifique dans l'entre-deux-guerres : Maurice Renard, André Couvreur et Rosny aîné », in *La Belgique : un jeu de cartes ?*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, octobre 2003, p. 75-132.

merveilleux-scientifique, maintenant nommé « roman d'hypothèse ». Si une étude précise de la réception de Renard en Belgique à la fin de sa carrière reste encore à faire, l'élection de Proumen s'apparente sans nul doute à une forme d'exil volontaire, à la recherche d'une terre d'accueil. L'exil est double pour Renard : à cette période de sa carrière, il est condamné à travestir le modèle du merveilleux-scientifique sous la forme du roman policier ou d'aventures et il écrit de nombreux romans-feuilletons.

Si Renard espérait continuer son prix au-delà de la décennie annoncée lors de sa création, l'année 1932 marque l'arrêt définitif de la récompense. Un événement important sanctionne d'ailleurs la dernière remise de prix : l'ingénieur Serge-Simon Held refuse la récompense pour ne pas « diminuer ses chances au Goncourt[96] ». Fait significatif, Held a publié la même année *La Mort du fer* dans *Wonder Stories*, la revue d'Hugo Gernsback, pierre angulaire de la diffusion de la science-fiction américaine. Cette coïncidence éditoriale préfigure l'ombrage que l'école américaine va déployer sur le champ littéraire du merveilleux-scientifique qui, s'il n'a en aucune façon été son parent pauvre ou son cousin, en sortira meurtri.

Ainsi, l'étude du prix Maurice Renard, rendue difficile par le manque de documents motivant le choix des vainqueurs, permet de présenter un moment important dans la carrière de l'auteur. L'année de sa création, en 1922, Renard n'a pas réussi à populariser l'imaginaire du merveilleux-scientifique dont il espérait se faire le porte-drapeau. Il est même contraint d'abandonner cette étiquette générique, alors que son œuvre est rééditée sous le titre de « roman d'aventures » chez Crès et qu'il cherche une nouvelle taxinomie pour désigner son corpus littéraire, devenu « roman parascientifique » puis « roman d'hypothèse ». Quand l'expression se diffuse parmi les critiques, elle est souvent incomprise et diluée de sorte à épouser le roman d'aventures scientifiques, dont Renard a pourtant toujours souhaité se distinguer. Créer un prix à son nom, alors même que ses finances ne sont pas au beau fixe, témoigne de sa volonté toujours vivace de légitimer le conte à structure savante, dont le nom importe, au fond, peu. Prisonnier de sa filiation avec Wells et de l'ancêtre Verne, Renard s'émancipe par la création de cette dotation. Son programme est prétexte à rappeler les éléments fondamentaux du roman d'hypothèse (l'intelligence et la logique, la bonne facture, l'émerveillement) et plus encore à proposer un nouveau panthéon d'auteurs, pour certains jeunes. Le but est double : séduire un nouveau pan de la critique, restée sourde à ses avances, et choisir des auteurs peut-être plus accessibles pour le public français, dont il déplore qu'il n'ait jamais appris à lire le roman merveilleux-scientifique. Pour autant, la création du prix est aussi un aveu de faiblesse : les métamorphoses du merveilleux-scientifique, l'élargissement de ses critères de sélection

[96] Peyrey (François), « Les Echos du Bibliophile », *L'Echo* d'*Alger*, n° 8147, 29 janvier 1932, p. 3.

et l'influence de certains penseurs comme Firmin Roz montrent que Renard n'est plus tout à fait le seul maître à bord. Le prix, dans ses dernières années, est même ballotté entre déception et désillusion : contrevenant à son désir de ne récompenser que des Français, il espère trouver en Proumen un nouvel homologue, plus à même de faire fleurir le roman d'hypothèse. Cette stratégie est saluée par de nouvelles relations éditoriales avec la Belgique. Pour autant, le refus catégorique d'Held de recevoir le prix en 1932 conclut la dernière année d'existence du prix par une note tragique. Le prix Maurice Renard, jamais encore étudié, permet de dénouer un peu plus les liens de sociabilité de Renard, qui tenait Salon rue Tournon et a été actif dans des associations diverses (Amis de l'île d'Oléron, Amicale de la Marne, Syndicat des romanciers français...) dans lesquelles il a toujours tenté de porter le merveilleux-scientifique au travers de conférences nombreuses. L'étude de ce prix porte avec elle la nécessité de se mettre en quête de nouveaux documents pour toujours mieux comprendre comment Renard a œuvré contre vents et marées à la défense de l'école du merveilleux-scientifique.

Liste des lauréats du Prix Maurice Renard

1922 : Jean-Joseph Renaud
1923 : Marcel Roland
1924 : Alexandre Arnoux
1925 : René Jouglet
1926 : Jean Barreyre, *Le Navire aveugle*
1927 : René Chambe, *Le Bracelet d'ébène*
1928 : Raymond Clauzel, *L'Ile des femmes*
1929 : Léon Groc
1930 : Octave Béliard
1931 : Henri-Jacques Proumen, *Le Sceptre volé aux hommes*
1932 : Serge-Simon Held, *La Mort du Fer* (refus du prix).

Bibliographie

Arnoux (Alexandre), *Indice 33*, Paris, Arthème Fayard, 1920.
Barreyre (Jean), *Le Navire aveugle*, Paris, éditions Fast, 1925.
Béliard (Octave), « Les Petits hommes de la pinède », Paris-Soir, 1929.
Béliard (Octave), « Le décapité vivant », *La France judiciaire*, 1931.
Béliard (Octave), *La Révolte des pierres*, Paris, éditions de la Nouvelle Revue critique, 1930.

Chambe (René), *Le Bracelet d'ébène*, Paris, éditions du Monde Moderne, 1926.

Clauzel (Raymond), *L'Ile des femmes*, Paris, Aux éditions du Monde nouveau, 1922.

Durand de Gros (Joseph-Pierre), *Le Merveilleux scientifique*, Paris, Félix Alcan, 1894.

Groc (Léon), *Ville hantée*, Paris, A. Méricant, 1913.

Groc (Léon), « Le Chasseur de Chimères », *L'Intransigeant*, 1923.

Groc (Léon), *La Cité des ténèbres*, Paris, Tallandier, 1926.

Groc (Léon), *Le Bourreau-fantôme,* Paris, Librairie des Champs Elysées, 1927.

Groc (Léon), *L'Autobus évanoui*, Paris, Editions la Bruyère, 1949.

Held (Serge-Simon), *La Mort du fer*, Paris, Arthème Fayard, 1931.

Joseph-Renaud (Jean), *Le Chercheur de merveilleux*, Paris, Calmann-Lévy, 1907.

Joseph-Renaud (Jean) *Le Clavecin hanté*, Paris, Pierre Laffite, 1920.

Joseph-Renaud (Jean), *La Vivante épingle*, Paris, Pierre Laffite, 1922.

Jouglet (René), *Le Nouveau corsaire*, Paris, Librairie Plon, 1924.

Jouglet (René), *Les Confessions amoureuses*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1925.

Matthey (Hubert), *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Paris, Librairie Payot, 1915.

Renard (Maurice), « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, n° 6, octobre 1909, p. 245-261.

Proumen (Henri-Jacques), *Le Sceptre volé aux hommes suivi de La Lumière reconquise*, Bruxelles, Gramma, 1994.

Proumen (Henri-Jacques), *Sur le chemin des dieux*, Paris, Renaissance du livre, 1928.

Roland (Marcel), « Sur le mur », *Nos loisirs*, n° 7, 1913.

Roland (Marcel), *Le Serpent fantôme*, *Journal des voyages*, n° 894, 18 janvier 1914.

Roland (Marcel), *Quand le phare s'alluma*, Paris, Flammarion, 1922.

Roland (Marcel), *Osmant le rajeunisseur*, Paris, Albin Michel, 1925.